

Dons, rencontres et sauvageries

Chanson des mal-aimants, de Sylvie Germain, Gallimard, « NRF », 260 p.

Danielle Fournier

Number 191, July–August 2003

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, D. (2003). Dons, rencontres et sauvageries / *Chanson des mal-aimants*, de Sylvie Germain, Gallimard, « NRF », 260 p. *Spirale*, (191), 33–33.



DONS, RENCONTRES ET SAUVAGERIES

CHANSON DES MAL-AIMANTS de Sylvie Germain
Gallimard, « NRF », 260 p.

« **M**A SOLITUDE est un théâtre à ciel ouvert. [...] Non seulement j'ignorais tout du texte, mais je suis entrée seule en scène, tous feux éteints, dans une indifférence universelle. » Ainsi s'exprime Laudes-Marie Neigedaout, abandonnée à la naissance par des parents fuyards, trouvée dans un berceau-cageot, enivrée par l'odeur des framboises. Mais albinos... Plus blanche que blanche. Ainsi se présente la narratrice de cette chanson aux allures de complainte sans lamentations, et puisque la vie est une chanson, aussi bien y mettre tout son cœur.

L'énigme du mal

Laudes-Marie vivra, bâtarde, errant de lieu en lieu, sans se laisser prendre dans le filet des relations affectives, malgré un amant et un enfant mort. Elle traitera son corps comme une page blanche où, si tout peut s'écrire, tout peut aussi s'effacer, ce corps reflétant, tel un miroir, la cruauté et la sagesse. Laudes-Marie n'a pas de vie propre, elle sait tout du don de soi, ce qui ne l'empêche pas de jouer et de participer aux drames des autres : du couvent des religieuses, où elle a volé le Jésus en plâtre à une maison qui tient lieu de refuge pour des enfants de parents disparus pendant la guerre, l'errance l'entraînera vers une auberge où un couple pétomané, adorateur d'ours, lui fera connaître d'inimaginables images de cruauté et de violence. Ses peines ne s'arrêtent pas là. Après un séjour chez les fantômes de la baronne Fontelauze d'Engrâce où la vengeance n'a d'égale que le désespoir, mais où elle connaîtra aussi l'amour des livres, on la retrouve femme de chambre, entre autres au *Baladins*, bordel champêtre où la fascination obscène et morbide du sexuel est une autre forme de théâtralisation de sa vie. Comme tous ces personnages baisant à qui mieux-mieux et excités autant par des miroirs que par des corps, elle continue, posée devant la scène de la vie, de connaître l'incomplétude et l'isolement. Il lui faudra toute son existence pour apprivoiser la solitude et l'ascèse.

La bestialité des êtres, dans ce roman sauvage, tourne à l'horreur et à l'abomination, et c'est avec Philomène que Laudes-Marie verra la stigmatisation de l'horreur : du meurtre, en perdre la raison et taire la voix. Même si l'amour a été découvert dans la violence d'un rapport d'où, paradoxalement, sortiront quelques gestes de tendresse, l'univers reste noir et noire est la lumière dans laquelle la narratrice se cherche sans cesse, passant du plus simple à l'humilité. En correspondance avec la nature, cette vaste terre lui tient lieu, d'une certaine façon, du corps trop abimé d'une mère perdue et jamais connue.

Le mal, cette solitude du mal qu'elle porte en elle, phrases écrites à l'encre couleur framboise invisible sur sa peau blanche, tranche justement avec les images de la nature, seul lieu où Laudes-Marie se fortifie, délaissée avant même sa naissance, bien avant d'être abandonnée par ses parents. Ce mal qu'elle porte en elle, celui qu'elle retrouve chez les autres, porte les traces d'une souffrance sur laquelle on a tracé la ligne noire de la censure. Si c'est la sagesse qui la sauve, c'est parce qu'elle se tient debout-courbée, en vie, dans la vie, quoique les décors qui l'entourent la brutalisent et la projettent dans un néant qui n'est pas le sien. Le néant intérieur, ce sentiment ridicule de n'être pas à sa place, de n'occuper aucun lieu, cet autre ressenti, celui de vivre en rupture d'elle-même, fait en sorte que la narratrice s'ouvre à l'Autre et le reçoit tel qu'il est, sans rien lui demander de plus, car elle sait que l'Autre ne peut ni ne sait donner. Qu'il ne sait ni ne peut recevoir non plus.

Le miroir de la nudité

La folie, c'est toujours l'autre ; l'étranger aussi. Dans cette dureté qui l'entoure, mais qui ne l'habite pas, elle tolère de jouer ces deux rôles de folle et d'étrangère. Son corps la précède en quelque sorte. Silencieuse et observatrice, elle apprend de la folie des autres la sienne, et reconnaît sienne son étrangeté. Pourtant, sa colère gronde devant les scènes de sang et de mort alors qu'elle accepte de jouer ce rôle, cet autre rôle de spectatrice meurtrie devant cet ob-scène

cruel où la mascarade prend le relais du réel, car l'imagination ne peut inventer pire que le réel.

Ainsi, « *la trame du corps* » construit l'écriture puis emprunte des voies blanches, confuses, puisque le corps peut aussi être à vif dans une fascination qui aveugle et pétrifie, croyant arracher un secret (mais lequel?). Et là se trouve le corps censuré de Laudes-Marie Neigedaout, devant un corps morcelé, celui de Philomène, lorsqu'elle fait la découverte macabre de son cadavre.

« *La violence est contagieuse* », écrit la narratrice, et cette violence la fait chaque fois se déporter d'elle-même. Mais dans un mouvement de compassion envers l'autre, mouvement dans lequel elle finit par s'abimer et par abimer sa peau, elle met son corps en exergue et en retrait, elle déjà (trop?) sensible aux marques, stigmates et autres mutilations autant sur la peau des vivants que sur celle des morts.

Les crimes qu'elle voit lèvent la censure qui la brime depuis sa naissance : si elle ne devient pas aveugle, elle va jusqu'à perdre la voix : « *[m] a voix n'est pas sortie indemne du cri que j'avais proféré.* » Semblable en cela à l'image flottante de *La pleurante des rues de Prague*, Sylvie Germain parvient à entrer dans un univers au féminin et un univers du féminin où seul le symétrique de la nature sait rétablir l'ordre des choses. En effet, la nature guérit l'âme et lentement, dans le silence, la pluie et le soleil, la terre panse les blessures « *immémorables* » qui ont marqué la blancheur de ce corps privé de caresses comme de tendresse, ce corps nommé par le temps et les saisons.

L'écriture baroque et picaresque de Sylvie Germain trace les pourtours « *d'immenses poèmes ignés qui nous font pressentir ce que fut la naissance du monde, ce que sera la fin* ». Comme tant d'autres, Marie-Laudes Neigedaout cherche, dans l'abandon et la fuite, la couleur du bonheur, cette couleur qui permet de suivre la trace du vent, des remous et de se raconter, dans la ruine du monde, l'origine, avant que s'efface cette histoire écrite sur la buée avec des doigts de lait.

DANIELLE FOURNIER